

Claude Reichler
5, rue des Charmilles
1203 Genève

Dans : L'Humanisme en géographie, éd. A. Bailly et
R. Laviotti, Anthropos, Paris, 1990

XI

FRONTIÈRES DU MONDE ET TERRITORIALITÉ DU SUJET

Claude REICHLER
(Université de Lausanne)

A la différence de la géographie des représentations, qui rencontre les textes parmi d'autres modes de construction ou de description des espaces, l'étude de la littérature a pour objet unique et spécifique des textes. Elle ne travaille ni sur des idées, ni sur des images, ni sur des *realia*, mais sur des textes, c'est-à-dire sur des modes de configuration complexes et particuliers des images, des idées ou des choses. Pourtant, le chercheur en littérature ne peut pas s'enfermer dans ses textes, sous prétexte de leur caractère autonome. Le champ de sa recherche est une médiation, à la fois modélisée (par l'histoire, par le social, par les traditions, par les sujets) et modélisante, donnant sens et figure aux choses du monde qui s'y inscrivent. C'est cette conscience d'un double éclairage qui lui rend indispensables le dialogue avec les sciences humaines et la recherche commune d'une plus juste adéquation entre le réel et notre parole. Ni *mimesis* (reflet du réel), ni expression d'une pure subjectivité, ni structuration autonome, les textes littéraires relèvent d'une perspec-

tive anthropologique : ils sont un mode de représentation, singulier mais parmi d'autres, par lequel les hommes se donnent à connaître eux-mêmes et le monde. Ou, plus spécifiquement : eux-mêmes et le monde en tant qu'ils sont configurés par des modélisations contingentes et diverses.

C'est là, me semble-t-il, que le géographe et le littéraire se rencontrent de la façon la plus heureuse. Je voudrais, dans les pages qui suivent, ouvrir une perspective en direction de ce lieu de convergence, à partir de mes préoccupations de lecteur de textes. Je prendrai pour thème des récits de voyage, qui depuis longtemps intéressent les géographes, et dans lesquels même on peut dire que la géographie trouve son origine et ses premières questions. S'ils ont constitué, depuis la Renaissance et les grandes découvertes, le creuset où se sont expérimentés le ravissement devant le monde et des savoirs d'abord bien peu adéquats, les récits de voyage, à partir du XIX^e siècle surtout, se sont différenciés selon les objectifs que les institutions sociales et les modes de communication leur proposaient. Pourtant, les écrivains ont persisté à vouloir inscrire dans leurs livres la totalité de l'expérience du voyage : une totalité à la fois vécue et adressée à des lecteurs, c'est-à-dire les comprenant en elle-même comme attentes et conventions, voire comme écarts par rapport au genre. Ce sont de tels récits que je voudrais étudier ici, des récits composés par des hommes dont écrire est le métier, dont le rapport au monde passe par la langue et la tradition littéraire et pour lesquels le symbolique constitue la matière et le moyen de la connaissance. Cette petite définition se retrouvera dans la suite. Il s'agira, dans ces récits, d'analyser un aspect précis : la frontière.

Une poétique du voyage

J'écarterai la foule des récits où les frontières traversées donnent matière à anecdotes ou à descriptions convenues, pour aller à des expériences extrêmes et violentes. C'est là que nous avons chance de découvrir une vérité de la frontière, une vérité à la fois vécue et représentée, et qui serait généralisable parce qu'elle témoignerait à chaque fois d'une singularité. Je parlerai de trois récits de voyage publiés dans les années trente de ce siècle, très différents les uns des autres par leur style et leur

réfèrent géographique : " L'Afrique fantôme ", de Leiris, écrit en 1934 (Leiris, 1981), " Équipée ", de Segalen, écrit en 1929 (Segalen, 1983), et " Ecuador ", de Michaux, écrit en 1928 (Michaux, 1968).

Comment aborder le problème ? La narration d'un voyage se déroule selon des " moments " obligés : la préparation, le départ, le déplacement, le franchissement, la découverte, la déception, l'errance, le retour, etc. Tous les moments ne sont pas toujours présents, et certains peuvent parfois être amplifiés et dramatisés. Ces moments appartiennent à la fois au monde de l'expérience, au voyage effectué, et au texte, au voyage écrit, voire aux voyages lus. Autrement dit, ils sont les lieux communs d'une poétique, les *figures* où le monde et l'écriture se nouent à un sujet. Ce sont des lieux (ou des instants) de configuration : le monde, le texte et le sujet prennent forme ensemble. Ces lieux deviennent des emblèmes chargés d'une puissante efficacité symbolique. La frontière ne constitue pas en elle-même une de ces figures, mais une matérialisation possible de la figure du *franchissement*. Elle délimite des espaces, mais surtout, pour le voyageur, elle est le lieu d'un passage, et marque *l'autre côté*.

Le franchissement

Cette perspective maintenant esquissée, je voudrais en construire une première approche à l'aide du livre de Leiris. Le voyage que ce livre relate a été effectué de 1931 à 1933 par la " Mission Dakar-Djibouti ", dirigée par le célèbre africaniste Griaule. Il s'agit d'une mission ethnologique officielle, destinée à recueillir des données et des objets venus des immenses territoires de l'Afrique équatoriale française. Leiris, qui n'a pas de formation ethnographique, est employé par la mission comme secrétaire. Il a jusqu'à présent écrit quelques poèmes dans les revues surréalistes et s'est intéressé à la psychanalyse naissante en France. Son livre est constitué entièrement par les notes prises au jour le jour, du 19 mai 1931, départ de Bordeaux, au 16 février 1933, veille de l'arrivée à Marseille. C'est un ouvrage assez exceptionnel, qui participe du carnet de terrain d'un ethnologue et du journal intime d'un écrivain.

Pendant la première année du voyage, les frontières apparaissent sous des aspects bénins, malgré le lourd problème colonial :

- C'est un concept " mimé " en Afrique, administré par les Européens, qui ne paraît pas avoir de prise réelle ni sur le pays ni sur les voyageurs. Citons quelques phrases à titre d'exemples. Il s'agit de la traversée du Nigéria anglais, à l'entrée :

A midi aujourd'hui, nous entrons en Nigéria. Rouleaux à vapeur, ponts en construction, terrain de football (...). Accueil froid de la part d'un jeune fonctionnaire dont l'habillement vous rend honteux d'être français. (...) Agents nègres d'opérette, à chéchias et pèlerines de conspirateurs, sur des mollets gainés de cuir. Sensation inattendue d'être à l'étranger. (Leiris, 1981, p. 151).

Et à la sortie :

Maydougouri, dernier poste anglais. Exhibition des passeports chez un fonctionnaire écossais, à pantalon de flanelle grise éblouissante (...). Passage d'une rivière au lit sablonneux, poussés par la main-d'œuvre indigène, comme d'habitude. Acclamations, youyous de femmes : le Cameroun. (Leiris, 1981, p. 153).

- D'autre part, c'est une pratique très différente, territoriale et tribale, dont l'usage est peu approfondi par Leiris. On passe insensiblement d'un village à l'autre, ou d'un peuple à l'autre. A chaque fois, l'intérêt se renouvelle, la curiosité ethnologique est éveillée, ou alors la lassitude d'un nouveau déplacement. Le " Voyage au Congo ", de Gide, écrit quelques années auparavant, serait un meilleur révélateur de ce genre de problèmes tels que pouvait les percevoir un Européen de l'entre-deux-guerres.

En fait, l'intérêt de Leiris est ailleurs. Il est précisément dans le désir d'un autre monde, auquel les frontières coloniales et les limites tribales ne peuvent pas ouvrir, parce qu'elles n'offrent aucune dramatisation possible du franchissement. Il faut attendre la moitié du livre et du voyage, pour que ce thème vienne au premier plan. La mission Griaule est arrivée à la

frontière éthiopienne, cette fois-ci une vraie frontière, au sens géopolitique et au sens ethnique. Pour Leiris, voilà *la frontière*, derrière laquelle se trouve un pays immense, dangereux, non-colonisé, sans chemins de fer et sans routes. Alors que l'écriture du journal renonce en général à tout effet rhétorique, elle devient lyrique et vibrante :

Voici enfin l'AFRIQUE, la terre des 50° à l'ombre, des convois d'esclaves, des festins cannibales, des crânes vides, de toutes les choses qui sont mangées, corrodées, perdues. La haute silhouette du maudit famélique qui m'a toujours hanté se dresse entre le soleil et moi. C'est sous son ombre que je marche (...). La tension monte : je dors sur la terrasse, dans un vent fou. La chaleur est étouffante. Le casque vous sèche sur la tête, et sèche le front car il est devenu trop étroit. (...) Combien de kilomètres a-t-il fallu que nous fassions pour nous sentir enfin au seuil de l'exotisme. (Leiris, 1981, p. 225 sq.).

On voit bien ici le nœud entre le lieu, le sujet et la textualité. La frontière abyssine trace une vraie limite, au-delà de laquelle se trouve le *tout autre*. L'effet en est porté sur le corps du voyageur, qui change lui aussi, qui s'exalte et s'échauffe. Pourtant l'hétérogénéité, si violente qu'elle soit, est placée sous tutelle, elle a un modèle déjà connu : le " maudit famélique ", ce fantôme intérieur dont l'hallucination surgit sur la frontière, n'est autre que Rimbaud. Celui-ci, après quelques voyages d'essai, et au moment de rompre avec la littérature, était parti en Abyssinie pour s'y exiler et y faire fortune. Épisode céléberrime dans la littérature française, où l'Abyssinie est " lue " à travers Rimbaud : elle représente à la fois l'espace de la dureté impitoyable, le désert de pierre et de feu, une sorte de réalité intraitable, et d'autre part le rêve excessif, un hyper-Orient rempli de magie, de trésors et d'érotisme secret. Voilà donc une frontière exemplaire, en même temps modélisée par une tradition, vécue dans un corps et inscrite dans un texte actuel, dont elle constitue un puissant principe organisateur.

Cette frontière coupe en deux les instances du voyage : le monde, le texte, le sujet.

Le monde : l'au-delà qu'interdit la frontière doit être totalement différent de l'ici, paysages, parcours, rencontres, mode de vie. L'Abyssinie apparaîtra comme un monde incompréhensible et immaîtrisable. Trait marquant, ce monde de l'au-delà sera un monde d'avant la civilisation mécaniste et fonctionnelle, d'avant la rationalité technique et scientifique. La frontière divise non seulement l'espace, mais aussi le temps. Son passage conduit à une régression, une plongée dans l'antérieur, dans l'originel. C'est là le paradoxe fondamental de l'expérience abyssinienne de la frontière : l'avenir et l'après sont en arrière.

Le sujet : l'écrivain-voyageur et apprenti ethnologue n'était pas venu chercher autre chose. La frontière abyssine lui renvoie sa propre séparation, lui interdit et lui ménage l'entrée dans son propre en-deçà intérieur. Il attend de cette exploration de *l'autre côté* des révélations sur lui-même autant que sur le monde, une connaissance inouïe des régions profondes et archaïques de son être. La figure de Rimbaud, certes "littéraire", représente aussi le double inquiétant et désiré, le roi de l'autre royaume, maître d'une Abyssinie mythique et "étymologique" (*Abysses, abyssal*), en un mot, pour Leiris, le médiateur de l'inconscient.

Le texte : le récit lui-même est coupé en deux, au sens littéral, par la frontière abyssine. En effet, "L'Afrique fantôme" n'est pas organisée sur le seul principe formel de la succession des dates. Le livre est divisé en deux parties : la première comprend le journal du voyage en A.E.F.; la deuxième, qui forme véritablement la moitié du livre, couvre le journal d'Abyssinie (premiers mots : "20 avril. La frontière abyssine"). Sans renoncer au style de la notation banale et au réalisme trivial, sinon par éclairs, Leiris dramatise et rend symbolique l'extrême difficulté du franchissement. Pendant près de 40 pages, sur six semaines, il accumule les détails des tracasseries et des complications des douanes abyssines. Le rêve d'exotisme se heurte à une réalité décourageante et incompréhensible; mais cela lui donne du prix...

Confins

Il y a donc une relation symbolique intense entre l'espace, le texte (et les textes antérieurs) et le sujet. Les considérations

purement territoriales et objectales ne suffisent pas à comprendre cela. Elles représentent une schématisation linéaire, une réduction à l'extériorité des parcours effectués par un sujet. Le récit de voyage littéraire, lui, montre une troisième dimension, celle de la configuration subjectale du monde vécu.

Mais poursuivons notre réflexion sur les confins, cette fois-ci à travers le livre de Segalen intitulé "Équipée" (1983). Ce livre, paru dix ans après la mort de son auteur, n'est pas le plus célèbre qu'il ait écrit. Mais il est très intéressant pour nous parce qu'il effectue un inventaire des lieux et des objets du voyage en même temps qu'il raconte un voyage à travers la Chine jusqu'au Tibet, juste avant la première guerre mondiale. A chaque étape, à chaque figure, est liée une confrontation entre les deux faces inséparables du voyage : le sujet et le monde (que Segalen nomme l'imaginaire et le réel), qui se compénètrent, se modifient et donne le jour à un texte. Voici le *franchissement* :

Le franchissement allègre d'une Passe, dans les Montagnes, le Passage d'un Col, n'est pas seulement le Passage symbolique de la "ligne de Partage". — Quand, remontant le torrent qui bruit, s'étrangle, s'épuise dans son bruit, on bascule joyeusement sur cet *autre* versant et qu'on y retrouve l'eau, le bruit, la descente, c'est véritablement *l'autre* monde, un autre monde qu'on habite... (Segalen, 1983, p. 40).

La *frontière* marque la fin de cette suite réfléchie de moments et de lieux symboliques. Après le périple à travers la Chine et la montée dans les contreforts de l'Himalaya, l'arrivée au Tibet représente le bout du monde, "l'étape la plus extrême", écrit Segalen, "celle qui touche aux confins, celle que j'ai fixée d'avance comme la frontière, le but géographique..." (Segalen, 1983, p. 118). A cette frontière-là, il n'y a pas d'au-delà, mais une rencontre énigmatique y attend le voyageur : sortant du gîte tibétain dans le crépuscule, et marchant comme malgré lui "un peu plus loin qu'il ne (lui) était permis", il voit venir au-devant de lui, habitant le pays fantastique et inhospitalier des hautes altitudes et lui barrant le chemin, celui qu'il appelle l'Autre. C'est un jeune homme vêtu de manière démodée, qu'il reconnaît immédiatement, dont il recueille la présence : "l'Autre

était moi », écrit-il, “ un pan sinueux et fantôme de ma jeunesse ” (Segalen, 1983, p. 120).

Segalen livre comme une énigme sans réponse cette rencontre. A l'étape que le voyageur ne dépassera pas, sur une frontière qui n'est pas à franchir, on ne peut que revenir sur ses pas, accepter le caractère temporel et *fini* du parcours. L'habitant de l'autre côté qui séjourne dans l'inexploré n'est pas ici, comme il l'était chez Leiris, un double transgresseur et exaltant. Il est un moi dépassé, porteur des rêves et des illusions dont le voyage réel a fait raison, et destiné à disparaître dans le crépuscule comme une fumée. Chez Segalen, les confins prennent la forme d'une frontière absolue, que le voyageur découvre comme la borne d'une vie qui se referme sur elle-même, d'un sujet qui parviendrait à s'approprier sa limite sans se diviser, parce qu'elle était d'ores et déjà reconnue en lui.

Camper sur la frontière

Dans “ L'Afrique fantôme ”, la frontière représentait le marquage d'un espace interdit et désiré. Chez Segalen, elle est le miroir du bout du chemin, qui réconcilie le sujet avec lui-même, son passé oublié et son avenir maintenant connu. C'est moins une frontière au sens de démarcation d'un espace impénétrable qu'en un sens plus troublant : celui de ligne de démarcation d'un non-espace. Elle ne pose pas le problème de son franchissement, mais celui du vide au-delà. Son modèle n'est pas psychanalytique, mais métaphysique, même s'il s'agit d'une métaphysique sans Dieu. Il existe une autre frontière asymptotique, inverse : celle où la limite se distend, perd sa forme tranchante, nie sa médieté en devenant l'espace lui-même. Plus de franchissement, alors, mais un lieu qui peut être indifférencié ou pléthorique.

C'est un tel lieu que décrit Michaux dans “ Ecuador ” (1968), son deuxième livre. Un passage transatlantique, un séjour de plusieurs mois en Équateur, un retour hallucinant, en pirogue, à travers la jungle amazonienne : Michaux en rapporte ce journal de voyage composé de brèves notes sur les choses, les êtres, les paysages. Qu'est-ce que l'Equateur ? C'est, comme le dit le nom-même, un pays-frontière entre les hémisphères, c'est le milieu de la terre, la séparation faite terre... Cette position

commande toutes les perceptions du pays que Michaux décrit. L'Equateur qu'il voit est tantôt une étendue morne et informe, bizarrement située entre trois et six mille mètres d'altitude, tantôt une sorte de mur sans épaisseur, frappé d'un soleil zénithal qui supprime toutes les ombres, tous les développements. C'est alors le couperet qui sépare, et rend, de part et d'autre, toute chose égale (encore l'étymologie !) :

L'Equateur est droit et raide.

A cinq ou six heures du matin seulement, le soleil étant bas sur l'horizon, il y a de l'ombre, seul moment où l'Equateur perd sa dureté.

(...)

Mais cela finit bientôt, le soleil a pris de la hauteur, vite il est d'aplomb, s'acharne sur toutes les ombres. Bientôt il ne vous en reste plus que sous les pieds. On est de retour dans la justice implacable de l'Equateur. (Michaux, 1968, p. 91).

Ce pays qui peut n'être rien, peut tout contenir. Du sommet de la Cordillère des Andes aux vagues du Pacifique, il rassemble toutes les végétations, toutes les formes de vie, tous les climats.

Mais le caractère le plus important de l'Equateur selon Michaux, c'est qu'il est plein de trous. Pays d'éboulements et de glissements, d'éruptions, les précipices s'y multiplient :

... L'Equateur, terre à cañon. (...) Parfois on rencontre un immense précipice, mais au-dessus il y a un peu de terre, sur quoi même on bâtit. (...)

Parfois, dans une rue, vous entendez un bruit lointain mais net d'eau furieuse ! Vous ne voyez d'abord rien. Vous êtes prêt d'un petit trou. Machinalement vous prenez un petit caillou et vous le lancez. Il faut, pour entendre le bruit, tellement de secondes que vous préférerez partir. Vous vous sentez pris par le dessous, tous vos pas auscultent... (Michaux, 1968, p. 90).

Le pays de *la ligne* est un pays qui “ fuit ”, qui perd sa substance et découvre son vide. Comme Leiris devant l'Abyssinie ou Segalen au Tibet, Michaux s'y déchiffre et s'y projette. Avant de décrire “ l'espace intérieur ” sous la forme de voyages dans

des pays imaginaires ("Ailleurs"), Michaux fait de l'Equateur un lieu-moi, un objet et un habitat qu'il repousse et accueille par une méditation poétique qui en sollicite constamment les virtualités symboliques. *Celui qui campe sur la frontière*, ainsi se voit Michaux, allant et venant, selon un mouvement baudelairien, d'une expansion excessive à un resserrement étouffant. La drogue, l'écriture, la pensée, l'homme-même, il les placera, dans son œuvre, sous cet éclairage équatorien. Et de même, celui qui voit s'ouvrir à l'intérieur de lui-même l'inquiétant néant, le gouffre à peine dissimulé, c'est Michaux lui-même. Voici le poème inséré à l'exact milieu du livre :

JE SUIS NÉ TROUÉ

Il souffle un vent terrible.

Ce n'est qu'un petit trou dans ma poitrine,

Mais il y souffle un vent terrible.

(...)

J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque.

Je le touche et le palpe comme on palpe du bois.

*Mais ce serait plutôt une grande forêt, de celles-là
qu'on ne trouve plus en Europe depuis longtemps.*

Et c'est ma vie, ma vie par le vide.

*S'il disparaît, ce vide, je me cherche, je m'affole et c'est
encore pis.*

Je me suis bâti sur une colonne absente.

(...)

Quoique ce trou soit profond, il n'a aucune forme.

Les mots ne le trouvent pas,

Barbotent autour. (Michaux, 1968, p. 94, sq.)

Quelques considérations théoriques

Revenons à notre point de départ, c'est-à-dire à la brève définition proposée au début : *des récits de voyage écrits par des écrivains*. Ma définition comprenait notamment une perspective épistémologique et anthropologique puisqu'elle reposait sur cette idée que la littérature est une activité symbolique qui "travaille" sur des matériaux eux-mêmes symboliques. La question de la frontière permet de développer toute la richesse

de ce problème. Entre le sujet et l'espace s'opèrent des substitutions. L'un devient une partie de l'autre, ou son image, et par ce mouvement de représentation réciproque, une connaissance émerge dans le sujet comme appartenance à son objet. Cette connaissance de l'objet (de la frontière en l'occurrence) dote celui-ci d'une sorte "d'efficacité symbolique", d'un rayonnement signifiant qui lui donne sur le sujet un pouvoir métamorphosant. Le récit de voyage prend naissance au croisement de cet échange. Il est comme un compromis symbolique formé par l'ajustement réciproque du sujet et du monde.

L'écriture du voyage montre aussi qu'il est nécessaire de tenir compte d'un autre élément, que j'indiquais dans ma définition de départ. Un texte ne vient jamais seul, l'écrivain tire de sa langue et des traditions littéraires un trésor et un outillage qui modélise son propre travail. Les trois types de frontières que nous avons rencontrés ont ainsi leurs références dans la littérature du XIX^e siècle. Mais l'écrivain transforme ce qu'il emprunte, ou plus exactement, il le réinterprète dans le contexte qui est le sien. L'Abyssinie de Leiris est un Orient hypertrophié, où ne manque ni l'image de la Reine du Saba, ni celle du Prêtre-Jean. Mais de la Porte et du Rempart, de tous les dispositifs d'interdiction, dédales impénétrables ou murs de sérail, si puissants dans les récits romantiques et qui augmentent si remarquablement l'attrait inquiétant de l'altérité orientale, — Leiris fait un usage nouveau, accordé au monde qu'il vit et à sa disposition subjectale : il met en évidence la frontière et ses imbroglios politico-administratifs; et il s'approprie le mystère de l'Abyssinie comme une préfiguration de l'inconscient, du Ça archaïque... Le Tibet et l'Equateur sont aussi des réemplois de motifs romantiques. Le XIX^e siècle avait tiré du voyage dans les Alpes ses chromographies de montagnes, de cols, de torrents, de forêts, de gouffres... On pourrait montrer sans peine la reprise de ces figures poétiques dans des aires géographiques lointaines. La frontière, qui pouvait valoir aussi comme limite infranchissable ou comme lieu d'échange entre Nord et Sud, c'était alors la Suisse qui la représentait, espèce "d'Equateur" de l'Europe où se regroupaient les climats et les cultures; ou encore, comme chez Senancour, lieu de découverte mélancolique du moi disparu. Segalen et Michaux transportent aux dimensions de la

planète un système de symboles hérités. Ils le réinterprètent dans les termes d'une géopolitique nouvelle et d'une anthropologie où la mélancolie a fait place à l'angoisse et au clivage.

On peut faire un pas de plus. Les figures de frontières construites par nos trois récits répondent elles-mêmes à des nécessités qu'il faut chercher à comprendre. Je voudrais en souligner deux. La première est d'ordre historique. Nos frontières "extrêmes" révèlent une vérité : elles constatent une limite imposée à l'ardeur conquérante et à la raison exploratrice, une sorte d'échec du franchissement. Ou bien le passé resurgit, paradoxalement, au-delà la frontière (et pour Leiris, finalement, l'exploration sera déception); ou bien le vide angoissant règne au cœur du sujet et de l'espace et dérobe toute assise. Il n'y a plus *d'ailleurs* ni d'évasion, thèmes si fréquemment exploités précédemment. Nos récits représentent aussi, à leur manière, la situation de la France et de l'Europe des années 30, faussement maîtresses d'un monde rendu identique par la colonisation et conduites à reconnaître lentement, par la voix de quelques écrivains isolés, les impasses de leur histoire.

La seconde considération touche au sujet, qui perçoit dans l'anxiété la fin de son unité (Segalen, sur ce point, diffère un peu de Leiris ou de Michaux : cela relève de raisons propres à son âge et à sa formation). La frontière constitue là également un espace de symbolisation hautement révélateur. Elle est en crise, elle ne parvient plus à organiser les attentes en un réseau de différences et d'appartenances, c'est-à-dire qu'elle ne parvient plus à constituer une représentation topographiquement contrôlable du moi et de l'autre.

A l'ère de la mondialisation des problèmes, confrontés à une nouvelle cosmologie et à une nouvelle théorie du sujet, les récits de voyage disent de la frontière qu'elle n'est un concept *sûr* que pour un sujet en régression (que ce sujet soit collectif ou individuel). Il faut trouver d'autres symboles pour penser la diversité.